était impossible de choisir une position moins favorable, puisque cette ville est éloignée des ports de mer et plus éloignée encore de toute rivière navigable; qu'on ne peut y faire arriver des marchandises qu'à l'aide des bêtes de somme, et que ses alentours sont frappés de stérilité.

On compte, à Villa Rica, environ deux mille maisons. Cette ville était florissante, lorsque les terrains qui l'environnent fournissaient de l'or en abondance; mais à mesure que ce métal est devenu plus rare ou plus difficile à extraire, les habitans ont été peu à peu chercher fortune ailleurs, et, dans quelques rues, les maisons sont presque abandonnées. La population de Villa Rica qui s'est élevée autrefois jusqu'à 20 mille âmes, est réduite aujourd'hui à environ 8 mille, et cette ville serait bien plus déserte encore, si elle n'était la capitale de la province, le chef-lieu de l'administration, et la résidence d'un régiment[1].

Villa Rica a si peu de régularité, qu'il est extrême-

neiro, par le 20° 25′ 30″ lat., et 334° 2′ 12″ de long. (*Mem. hist.*, vol. VIII, p. 2da, p. 87–93).

[1] Villa Rica est non-seulement la capitale de la province, mais encore le chef-lieu d'une *comarca* qui se divise en deux *termos*, celui de la ville elle-même et celui de Marianna. Cette *comarca*, la plus petite des cinq qui forment la province, comprenait en 1813, suivant d'Eschwege, 6,517 feux et 72,209 individus, c'est-à-dire environ la septième partie de la population totale des Mines; du moins si nous admettons le nombre de 433,049 habitans, indiqué par d'Eschwege pour 1808.

ment difficile d'en donner une idée très-exacte. Elle est bâtie sur une longue suite de mornes qui bordent le Rio d'Ouro Preto et qui en dessinent les sinuosités. Les uns sont plus avancés; d'autres reculés davantage forment des gorges assez profondes; quelques-uns, trop à pic pour recevoir des habitations, ne présentent, au milieu de ceux qui les environnent, qu'une végétation assez maigre et de grandes excavations. Les maisons se trouvent ainsi disposées par groupes inégaux, et chacune est, pour ainsi dire, construite sur un plan différent. La plupart ont un petit jardin long et étroit, assez mal soigné. Ces jardins sont soutenus par une muraille peu élevée, presque toujours couverte d'une immense quantité de fougères, de graminées, de mousses, et le plus souvent ils forment les uns au-dessus des autres une suite de terrasses dont l'ensemble présente quelquefois une masse de verdure, telle qu'on n'en vit jamais dans nos climats tempérés. De ces maisons ainsi entremêlées de sommets arides et de touffes serrées de végétaux, il résulte des points de vue aussi variés que pittoresques; mais la couleur noirâtre du sol, celle des toits qui n'est guère moins obscure, le vert foncé des orangers et des cafiers très-multipliés dans les jardins, un ciel presque toujours nuageux, la stérilité des mornes où l'on n'a point bâti, communiquent au paysage un aspect sombre et mélancolique.

Pour faire connaître ces paysages singuliers, je vais tâcher d'esquisser celui que nous avions devant nous, lorsque, de la maison du baron d'Eschwege, nous

jetions les yeux sur la ville. Cette maison, comme je l'ai dit, en était séparée par le Rio d'Ouro Preto. Un gazon d'un assez beau vert tapisse les espaces inégaux qui se trouvent compris entre la rivière et le bas des mornes sur lesquels est bâtie la ville. Ceux de ces derniers qui font exactement face à la maison de M. d'Eschwege, n'offrant pas une pente assez douce pour recevoir des habitations, sont restés couverts d'un gazon rare et grisâtre; une seule maison a été construite tout-à-fait à leur pied, et ses murs, nouvellement reblanchis, contrastaient alors avec le vert foncé des orangers, des bananiers et des cafiers qui l'entourent, pressés les uns contre les autres. C'est vis-à-vis le côté gauche de la maison de M. d'Eschwege que sont situés deux des groupes de maisons les plus considérables. Réunis à leur base, ils s'élèvent, en divergeant, sur la pente de deux mornes qui s'avancent dans le vallon du Rio d'Ouro Preto, et ils laissent entre eux, sur un plan un peu moins avancé, un espace triangulaire sans culture et sans habitation, où le terrain bouleversé et dépouillé de verdure laisse voir partout les traces affligeantes du travail des mineurs. Aucun des deux groupes ne parvient jusqu'au sommet des mornes; celui-ci est resté nu, et ne présente qu'un sol rougeâtre et presque dépourvu de végétation. Comme la disposition du terrain ne permet pas que deux maisons se trouvent sur le même plan, on les découvre pour la plupart en tout ou en partie. Le plus grand nombre, bâties en terre et mal entretenues, annoncent le peu d'aisance des habitans. La couleur brune des toits dont

les bords s'avancent bien au-delà des murailles grisâtres des maisons, et les jalousies d'un rouge foncé, ajoutent à ce que le paysage a de mélancolique; et quelques bâtimens, fraîchement reblanchis, font ressortir encore les couleurs sombres des maisons environnantes. Le groupe qui est à gauche, plus large que l'autre, offre un ensemble plus irrégulier, et s'élève au-dessus de l'église paroissiale d'*Ouro Preto* qui présente un de ses côtés au cours de la rivière. Les maisons qui forment le groupe de la droite, rapprochées les unes des autres, ne laissent entre elles presque aucun intervalle; chacune a un jardin qui forme sur le même plan qu'elle une terrasse étroite, et j'ai compté jusqu'à vingt-deux de ces terrasses qui s'élevaient en amphithéâtre les unes au-dessus des autres. Les fougères qui couvrent les murailles des terrasses masquent la couleur des pierres, et, mélangeant leur verdure aux teintes plus foncées des plantes cultivées dans les jardins, produisent un effet très-pittoresque; mais si ces parasites [1] montrent la force de la végétation dans ces climats heureux, elles attestent en même temps la négligence de l'homme, et ajoutent à l'air d'abandon que présentent les habitations. Sur le côté du groupe que je viens de décrire, on voit l'église militaire bâtie sur une plate-forme, au-dessous d'une pente qui n'offre que des broussailles entremêlées de quelques rochers noirâtres. Un peu plus loin que le

[1] Je n'ai pas besoin de dire que ce mot n'est pas pris ici dans le sens qu'y attachent les naturalistes.

groupe de la gauche, en est un autre que couronne une église, et au-dessus duquel s'élèvent, sur un autre plan, des hauteurs arides qui ont été bouleversées par les mineurs. On voit au-delà quelques terres cultivées et des bouquets d'*araucaria;* enfin des montagnes élevées, en décrivant un demi-cercle, bornent cet horizon très-rapproché, et semblent séparer le bassin étroit qu'elles renferment, du reste de l'univers.

On compte à Villa Rica quinze ou seize chapelles [1] et deux églises paroissiales, l'une dédiée à Notre-Dame du Pilier (*Nossa Senhora do Pilar,* Piz.) et connue sous le nom d'*Antonio Dias* son fondateur; l'autre, bâtie sous l'invocation de Notre-Dame de la Conception (*Nossa Senhora da Conceição,* Piz.), et appelée généralement l'église du *Rio d'Ouro Preto,* à cause de la rivière auprès de laquelle elle est située.

L'église d'*Ouro Preto* a une longueur d'environ cinquante-cinq pas, depuis la porte d'entrée jusqu'au maître-autel; elle est fort ancienne et m'a paru ne pas être d'une grande solidité. Moins éclairée que ne sont en général les églises plus modernes, elle est d'ail-

[1] Par le mot chapelle, *capella,* il faut entendre tous les temples qui ne sont pas des églises paroissiales. Pizarro donne la liste de dix-huit *capellas;* mais on peut, ce me semble, soupçonner qu'il a fait un double emploi; car après avoir nommé, entre autres, la chapelle de *Nossa Senhora do Rosario do Taquaral,* il termine son catalogue de la manière suivante : *A de S. Sebastião e as tres do titulo de Nossa Senhora do Rosario no Ouro Preto, no Alto da Cruz e no sitio denominado do Padre Faria.*

leurs extrêmement jolie. La forme de la nef est elliptique; et à chacun de ses deux côtés, sont adossés trois autels fort ornés et chargés de dorures. Ces autels sont séparés par des pilastres d'ordre corinthien et voilés, hors du temps des offices, par des rideaux de damas cramoisi. A peu de distance d'eux, une balustrade de *jacaranda* fait, suivant l'usage, le tour de la nef. Au-dessus de la porte d'entrée et des autels latéraux, règne une tribune qui s'arrête, des deux côtés, à l'entrée du sanctuaire ou chapelle majeure. Les peintures du plafond et des autres parties de l'église sont passables et infiniment supérieures à celles des autres temples qu'on voit dans la province. A l'époque où fut construite l'église d'Ouro Preto, les mineurs très-opulens auront pu appeler du Portugal des ouvriers et des artistes; devenus moins riches, ils se seront contentés des peintres de leur pays qui, souvent doués d'un génie naturel, restent pourtant de misérables barbouilleurs, parce qu'ils n'ont point de maîtres et qu'ils ne voient jamais de bons modèles. Sur les côtés du sanctuaire de l'église d'Ouro Preto, on voit, à une certaine hauteur, des tableaux supportables qui représentent les quatre Évangélistes : ceux qui étaient plus bas avaient probablement été détruits; une main moderne s'est avisée de les remplacer par les quatre Saisons faites, comme toutes les peintures actuelles, à grands coups de pinceau et avec des couleurs grossières.

L'église paroissiale d'*Antonio Dias*, bâtie dans la partie la plus élevée de la ville, a environ la même

longueur que celle d'Ouro Preto : elle est mieux éclairée, mais ses dorures sont moins fraîches, ses peintures beaucoup plus grossières, et sa forme moins agréable. De chaque côté de la nef, sont quatre autels; et, suivant l'usage, les deux plus voisins du sanctuaire sont placés obliquement. Des pilastres dorés séparent ces autels qui, hors du temps des offices, restent cachés par des rideaux de damas cramoisi. Au-dessus de la porte d'entrée, est une tribune, et sur l'un des côtés de cette tribune, on voit un très-petit buffet d'orgues.

L'édifice le plus considérable que renferme Villa Rica est l'hôtel du gouverneur, auquel on donne le nom pompeux de *palacio,* et qui est situé sur une place irrégulière dans un des endroits les plus élevés de la ville. Ce prétendu palais présente une masse de bâtimens fort lourds et d'un mauvais goût, dont la forme est celle d'un carré long, et à laquelle on a voulu donner quelque ressemblance avec un château-fort. La principale façade, celle par où l'on entre, est formée par un des grands côtés du bâtiment, et présente un corps de logis et deux ailes fort peu saillantes. Cette façade donne sur une terrasse très-étroite qui domine la caserne, un des petits côtés du bâtiment fait face à la place; ce côté présente aussi un corps de logis avec deux ailes extrêmement courtes, et il s'élève également sur une terrasse très-étroite qui s'avance sur la place en manière de bastion. Quelques petites pièces d'artillerie que l'on a fait venir avec beaucoup de peine à travers les montagnes, ont été

placées sur cette dernière terrasse. L'intérieur du palais offre une suite d'appartemens élevés et très-vastes, mais aussi peu meublés que le sont en général ceux des anciennes maisons portugaises. Les murs y sont entièrement nus ; il n'y a de peints que les corniches et les lambris, et encore le sont-ils fort grossièrement [1]. Le local consacré à la fonte de l'or en poudre, fait partie du palais.

La place dont j'ai déjà parlé forme un carré long, peu régulier, dont le palais occupe un des côtés étroits. Vis-à-vis cet édifice est l'hôtel-de-ville (*casa da camara*), bâtiment d'un assez bon goût, auquel on monte par un perron et qui est couronné par une balustrade à l'italienne. Il est fâcheux que ce bâtiment ne soit pas achevé, et qu'il ne fasse pas exactement face au palais. Suivant l'usage du pays, une partie de l'hôtel-de-ville sert de prison.

En face de la principale entrée du palais se trouve, comme je l'ai dit, la caserne, qui ne présente rien de remarquable ; ce sont simplement des bâtimens à un seul étage, disposés autour d'une cour dont la forme est celle d'un carré long. A peu de distance de la caserne, on voit l'église militaire, bâtie sur une plate-forme, d'où l'on découvre une fort belle vue.

[1] Pizarro dit de ce palais qu'il est magnifique. On sent qu'il parle ainsi, parce que sans doute il n'a pas eu d'objets de comparaison. Ce ne sont pas, au reste, des jugemens sur les objets d'art qu'il faut chercher dans les *Memorias historicas, etc.*, livre d'ailleurs extrêmement estimable.

L'hôtel du trésor (*casa da fazenda*) est un bâtiment fort lourd, qui cependant se fait remarquer par sa grandeur. C'est là que s'assemble la junte du trésor, que sont les caisses publiques, et que se tiennent les écritures relatives aux finances de la province.

Il existe à Villa Rica un hospice civil entretenu par les confrères de la Miséricorde; mais cet établissement ne fait qu'attester la plus déplorable négligence. Ne faut-il pas gémir de ce que, dans la capitale d'un pays où l'on se dit chrétien, et où l'on dépense des sommes considérables à construire tant d'églises inutiles, on n'ait pas encore songé à offrir un asile convenable à la pauvreté souffrante? Et si les citoyens mettent tant d'indifférence à remplir ce devoir, ne doit-on pas s'étonner de ce que l'administration n'ait pris aucune mesure pour suppléer à leur peu de zèle?

L'hôpital militaire, entretenu aux frais du gouvernement, occupe l'étage supérieur du bâtiment, dont le rez-de-chaussée est consacré à l'hospice civil, et qui appartient tout entier à la confrérie de la Miséricorde [1]. Aussi bien tenu que l'hospice civil est négligé, l'hôpital militaire peut recevoir soixante malades. Les lits, placés dans deux salles assez hautes et passablement aérées, sont, suivant l'ancien usage, séparés par des cloisons qui forment autant de petites cases; mais malgré cette distribution mal entendue, on a su conserver dans cet hôpital une très-grande propreté, et l'on n'y

[1] Je crois que, depuis 1818, l'hôpital militaire a été transporté ailleurs.

respire aucune odeur désagréable. Les malades y sont traités avec beaucoup de soin, et lorsque l'infirmité qu'ils éprouvent ne les empêche pas de prendre de la nourriture, on leur donne chaque jour un petit pain, une petite mesure de farine et deux livres de viande. Un adjudant, qui demeure dans la maison, fait exécuter les ordonnances du chirurgien-major, et ce sont des esclaves loués à l'administration par des citoyens, qui font le service de la maison, sous la surveillance d'un infirmier blanc. Il ne se trouve habituellement à Villa Rica que cent vingt à cent cinquante soldats, et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que, sur un nombre si peu considérable d'individus, il y en a toujours à peu près dix à l'hôpital et autant qui se font traiter à leurs frais dans des maisons particulières. De là il ne faudrait cependant rien conclure contre la salubrité du pays; les maladies vénériennes, si communes dans l'intérieur du Brésil, sont la seule cause d'une telle disproportion.

Si les habitans de Villa Rica ne possèdent dans leur ville qu'un seul établissement de bienfaisance, et s'ils font si peu de sacrifices pour le soutenir, du moins ne peut-on pas leur reprocher de faire trop de dépenses pour leurs plaisirs, pour ceux du moins qu'il est permis d'avouer. On ne voit dans leur ville aucune promenade publique, aucun café passable, aucune bibliothèque, aucun cabinet littéraire, aucun lieu de réunion, et les étrangers n'ont pas même la ressource d'y trouver une auberge passable.

Il existe à la vérité un spectacle à Villa Rica; mais,

comme on va le voir, il dédommage bien peu de tant d'autres privations. Après avoir monté une rue extrêmement raide, on arrive à une maison qui n'a nulle apparence; c'est là que l'on joue la comédie. La salle est assez jolie, mais petite et fort étroite. Elle a quatre rangs de loges, dont le devant est fermé par des balustrades à jour qui ne produisent pas un mauvais effet. Les hommes seuls se tiennent au parterre, et ils y sont assis sur des bancs. Jusqu'ici on n'a pas imaginé d'autre moyen d'éclairer la salle que de placer des chandelles entre les loges. La toile représente les quatre parties du monde peintes de la manière la plus grossière; mais parmi les décorations, qui sont assez variées, il y en a quelques-unes de passables. Les acteurs ont soin de se couvrir le visage d'une couche épaisse de blanc et de rouge; mais leurs mains trahissant la couleur que la nature leur a donnée, prouvent que la plupart d'entre eux sont des mulâtres. Ils n'ont aucune idée du costume; et, par exemple, dans des pièces tirées de l'histoire grecque, j'ai vu les héros habillés à la turque, et les héroïnes à la française. Lorsque ces acteurs font des gestes, ce qui arrive assez rarement, on pourrait croire qu'ils sont mus par des ressorts, et le souffleur, qui lit les pièces pendant qu'ils les déclament, parle si haut, que souvent sa voix couvre entièrement la leur.

Villa Rica jouit d'un avantage inappréciable. De tous les côtés, une eau excellente s'échappe des mornes où cette ville est bâtie. On en a profité pour construire un assez grand nombre de fontaines, mais elles n'ont absolument rien de remarquable.